

JE DANSERAI SI JE VEUX

UN FILM DE MAYSALOUN HAMOUD





DEUX BEAUX GARÇONS, EN COMPAGNIE DES LAMAS
ET PANAME DISTRIBUTION PRÉSENTENT

JE DANSERAI SI JE VEUX

UN FILM DE MAYSALOUN HAMOUD

PALESTINE/ISRAËL/FRANCE - DURÉE 1H42 - FORMAT SCOPE - SON 5.1

SORTIE LE 12 AVRIL

DISTRIBUTION
PANAME DISTRIBUTION
TÉL. : 01 40 44 72 55
DISTRIBUTION@PANAME-DISTRIBUTION.COM

DOSSIER DE PRESSE ET PHOTOS TÉLÉCHARGEABLES SUR WWW.PANAME-DISTRIBUTION.COM

PRESSE
MONICA DONATI
TÉL. : 01 43 07 55 22
MONICA.DONATI@MK2.COM



SYNOPSIS



**Laila, Salma et Nour, 3 jeunes femmes palestiniennes,
partagent un appartement à Tel Aviv, loin du carcan de leurs villes d'origine
et à l'abri des regards réprobateurs.
Mais le chemin vers la liberté est jalonné d'épreuves...**



ENTRETIEN AVEC MAYSALOUN HAMOUD

Comment le projet de JE DANSERAI SI JE VEUX est-il né ?

Il est né de l'impasse dans laquelle je me trouvais à l'époque de mes études de cinéma à l'université de Tel-Aviv. La nouvelle résistance palestinienne était en train de se mettre en place et les soulèvements populaires du Printemps arabe étaient très prometteurs. Ces grands changements étaient aussi annonciateurs d'une révolution culturelle. Il était évident que le moment était venu de faire entendre une nouvelle voix. On s'est dit que l'ancien ordre était en train de s'effondrer et qu'on pouvait désormais se reconstruire et bâtir des sociétés plus saines et plus heureuses que celles qu'on avait connues à l'époque des États-nations. On était dans cet état d'esprit. Je savais que je voulais tourner un film pour le peuple qui s'attaque également au système.

Le film s'inspire-t-il de votre propre expérience de vie à Tel-Aviv-Jaffa ?

Formellement, le «naturalisme» du film exprime la réalité des situations qu'il dépeint. En d'autres termes, les habitudes des personnages – leur manière de s'habiller, de parler, de se comporter – évoquent la résistance palestinienne.

Étant donné que j'en fais moi-même partie, on pourrait dire que j'ai transposé ma propre vie. Si l'intrigue ne retrace pas littéralement mon parcours, je me suis inspiré des gens de mon entourage et de notre expérience collective.

Il faut une véritable audace pour parler de sexualité et de problématiques liées à l'homosexualité dans le monde arabe. Aviez-vous des appréhensions concernant l'accueil du film ?

Dès lors qu'on décide de faire connaître au monde son état d'esprit et ses sentiments, on ne peut plus faire machine arrière. Soit on exprime ce qu'on ressent au plus profond de soi, soit on abandonne tout projet artistique. En tout cas, c'est mon approche de la création. L'état d'esprit radical du Printemps arabe a aussi suscité pas mal de remous en Israël et en Palestine. Il a imprégné notre psychisme. Dès que des millions de jeunes hommes et de jeunes femmes arabes ont exprimé leur «ras-le-bol» (Kifaya !), ils ont condamné l'oppression, le système patriarcal, la misogynie, la marginalisation, et l'homophobie et exigé un nouveau modèle dépourvu des codes culturels les plus conservateurs, imposés au nom de la «tradition».

Ce mouvement de «ras-le-bol» a marqué un changement majeur de mentalité. On ne pouvait plus mettre les problèmes sous le tapis : il fallait désormais les aborder frontalement. Dans le cas contraire, on risquait de trébucher et de tourner en rond. L'intégrisme est une maladie mortelle. Si on refuse de secouer le tapis, on risque de se retrouver enterré en-dessous. Du coup, en ce qui concerne ma crainte des réactions suscitées par le film, je ne me fais pas d'illusions. Il y aura forcément des répercussions. Y compris pour moi à titre personnel. Mais c'est le prix à payer si l'on veut que la société évolue. C'est pour ça que je veux faire des films. Bien entendu, je m'intéresse également à l'impact positif du film : combien de personnes y seront sensibles ? Est-ce que je sais de manière certaine les réactions qu'il déclenchera ? Il est impossible de le savoir.

**En raison de ses thématiques, le casting a-t-il été difficile ?
Quelle est la part d'acteurs professionnels
et non-professionnels auxquels vous avez fait appel ?**

Le cinéma palestinien est encore balbutiant. Comme nous n'avons pas l'habitude de nous voir représentés à l'écran, il est difficile pour la plupart d'entre nous de faire la distinction entre personnages et comédiens interprétant ces personnages, contrairement au spectateur moyen qu'il soit d'origine égyptienne, française, américaine ou israélienne. C'est encore plus difficile lorsque les personnages à l'écran s'éloignent des rôles palestiniens stéréotypés qu'on a l'habitude de voir au cinéma. J'ai cherché des acteurs professionnels et non-professionnels qui puissent incarner les personnages avec le plus grand naturel possible. C'est ce qui m'a guidée pendant les auditions. Je savais qu'il fallait que je sois très précise et sans concessions. Comme j'appartiens au monde que je dépeins

dans le film, j'avais mes repères. Je savais vers qui me tourner. Je connais les comédiens les plus intéressants du moment et les personnages qu'ils sont capables de jouer. Je savais que ce ne serait pas facile mais par chance j'ai pu choisir mes principaux interprètes pendant l'écriture du scénario. Deux d'entre eux – Sana Jammalieh (Salma) et Shaden Kanboura (Nour) – m'ont donné leur accord deux ans avant le tournage.

Sur les 42 personnages du film, c'est Laila qui m'a donné le plus de fil à retordre au moment du casting, plus encore que Salma, qui est lesbienne. Laila incarne notre alter ego, celle qui refuse le moindre compromis. Non seulement Laila ne se censure pas, mais elle fait exactement ce qu'elle veut. Elle ne correspond pas aux stéréotypes de la femme palestinienne hétérosexuelle. Son approche du féminisme est subversive et représente une menace : elle est belle, sexy, sensuelle, insoumise, déterminée, volontaire et rebelle. Nous n'avons pas beaucoup de comédiennes en Palestine et j'ai même fait venir une femme de Berlin pour faire un essai. Je tenais à ce que l'actrice qui campe Laila partage les traits de personnalité du personnage. Nous voulons tous être des Laila à notre façon mais nous nous efforçons de garder cet aspect de notre identité enfoui au fond de nous. Un mois avant le début du tournage, je ne l'avais pas encore trouvée. Nous avons bien failli retarder le tournage. C'est alors qu'on a rencontré Mouna Hawa et qu'elle a incarné le rôle dans toute sa complexité. Je n'ai pas eu un coup de foudre au départ mais elle s'est magnifiquement appropriée le personnage. En revanche, le rôle de Salma était pour ainsi dire écrit pour ma grande amie Sana, une non-professionnelle. Elle a une personnalité – et un parcours – très proche de celle de Salma. J'ai rencontré





Shaden Kanboursa grâce à ma colocataire Maysa Abdel Hadi, qui devait interpréter Laila au début. Et dès que j’ai commencé à filmer Shaden au cours des essais caméra, j’ai compris qu’elle était Nour. Comme si le personnage de Nour l’attendait.

Le casting des autres personnages comportait aussi sa part de difficultés. Je pense notamment à Dunya, l’amoureuse de Salma. Ahlam Canaan est une formidable violoniste dans la vie et elle appartient à notre univers culturel. Quand elle s’est présentée pour le rôle de Laila, je savais qu’il ne lui correspondait pas. Je savais en revanche qu’elle correspondait à Dunya. Lorsque je le lui ai dit, elle a accepté le rôle sans la moindre hésitation. Lorsqu’elle a fait une lecture du scénario avec Sana, l’alchimie a été immédiate. Le personnage de Saleh, garçon homo extravagant, représentait un nouvel obstacle. Il me semblait évident que celui qui allait interpréter le rôle, quel qu’il soit, devait très bien connaître ce milieu : il fallait que sa description soit authentique et surtout pas stéréotypée. Il n’y a pas assez d’acteurs gay et j’ai donc dû solliciter tous les homos disponibles. Tout à coup, Ayman Daw, qui étudie la mode à Milan, a débarqué – je commençais à perdre courage. J’ai braqué la caméra sur lui et il correspondait exactement à ce que je recherchais. Il en va de même pour Riyadh Saliman qui incarne Qays. Saliman fait partie de Jazar, petit groupe d’habitants de Haïfa qui font du cinéma, de la musique et des graffiti. J’ai fait appel à beaucoup de non-professionnels, c’est-à-dire des gens comme moi qui nourrissent le film de leur quotidien. Le choix de Mahmoud Shalabi pour Ziad était relativement simple puisque Mahmoud est la seule «star» que j’ai choisie (acteur pré-sélectionné deux fois aux Césars

- révélation masculine pour *Les Hommes libres* de Ismaël Ferroukhi et *Une bouteille à la mer* de Thierry Binisti - NdT). Mais il campe Ziad à la perfection – c’est aussi simple que ça.

Comment avez-vous défini le style visuel du film avec votre chef-opérateur Itay Gross ?

J’ai rencontré Itay quelques mois après son retour des États-Unis où il a vécu une dizaine d’années. Je lui ai fait part de ma vision du cinéma et il y a été immédiatement sensible. Mon écriture est profondément visuelle, ce qui peut lasser le lecteur, mais les détails y sont tellement tangibles qu’on peut quasiment se représenter le plan dans son esprit. On a visionné pas mal de films ensemble et on a compris que le mot d’ordre était le réalisme. C’est comme ça qu’on a commencé à mettre en place les scènes et les plans, la caméra à l’épaule qui semble respirer et naviguer, les couleurs vives et les ombres subtiles.

Notre objectif était de mettre en scène les thématiques très dures de manière légère et accessible – presque à l’américaine, pour ainsi dire, ce qui correspond à la langue commune des personnages féminins. Elles sont dominées par le monde extérieur (les pressions familiales, les diktats de la communauté) mais leur point de vue est celui de femmes libérées, comme celles qu’on voit au cinéma. Leurs vies se situent à mi-chemin des deux extrêmes mais elles continuent à aller de l’avant sans regarder en arrière.

Avez-vous cherché à donner naissance à un nouveau féminisme arabe ?

Le cinéma palestinien est en demande de nouveaux types de personnages féminins. Les femmes ne se contentent plus

d’être mères, sœurs ou filles de quelqu’un : il est temps que les femmes soient au premier plan, et qu’elles cessent de se cacher en coulisses. Comme les intrigues ouvertement politiques dominent notre cinématographie, nous sommes vouées à jouer le rôle de la victime. Les femmes que je représente sont vivantes et pleines d’énergie mais absentes des écrans. JE DANSERAI SI JE VEUX présente une grande diversité de femmes : jeunes et âgées, citadines et rurales, traditionnelles et progressistes – elles sont toutes belles mais dans des registres très différents et des modes vestimentaires différentes. Les femmes peuvent être sensuelles, militantes et en lutte contre le système patriarcal sans forcément se définir comme «féministes». Ce que je veux dire par là, c’est que les femmes peuvent se sentir concernées par leur libération sans être nécessairement progressistes ou laïques.

Le film aborde plusieurs crises identitaires : nationale, religieuse, ethnique, sexuelle... Les personnages peuvent-ils raisonnablement envisager de les surmonter ?

Dans le film, comme dans la réalité qu’il dépeint, l’intrigue se corse lorsque ces différentes crises se télescopent. La crise est le point de départ. Nous vivons tous avec des problèmes très importants qui se contredisent les uns les autres. Il s’agit moins de les surmonter que d’apprendre à vivre avec. La société palestinienne, et plus encore la communauté d’Arabes israéliens, traverse une crise identitaire majeure qui touche toutes les générations. C’est notre point de départ. Il peut être paralysant ou moteur. Je préfère qu’il soit moteur.

La communauté que vous dépeignez dans le film est-elle proche de la réalité ?

Le milieu que j’évoque existe dans tout le monde arabe : à Beyrouth, au Caire, à Amman, à Tunis etc. Ces conflits sont, eux aussi, présents dans le monde arabe. Dans notre film, la réalité locale est un peu plus complexe en raison du racisme et des discriminations que nous fait subir notre voisin israélien. En Israël, ce milieu est surtout urbain : Jaffa à Tel-Aviv, Haïfa, Jérusalem. Il est difficile de rompre avec la tradition dans une société constamment prise pour cible. L’état de siège donne envie de préserver les acquis : la langue, la culture, l’identité. On ne veut pas s’occidentaliser ou «s’israéliser» (ce qui, de toute façon, est impossible). On veut changer les choses de l’intérieur.

Vous avez fait équipe avec un producteur expérimenté, également réalisateur. Comment s’est passée votre collaboration avec Shlomi Elkabetz ?

Si le film est mon bébé et que j’en suis la mère, Shlomi en est le père. J’ai rencontré Shlomi quand j’étais en 3^{ème} année d’école de cinéma. Il donnait un cours sur la direction d’acteurs. Je suis tombée amoureuse de cet être extraordinaire. Je n’aurais pu imaginer qu’il devienne un jour mon mentor. Très impressionnée et en me faisant toute petite, je suis allée le voir pour lui présenter mon traitement encore succinct. Je m’étais dit qu’il pourrait me donner quelques conseils. Mais Shlomi s’est passionné pour l’histoire que je voulais raconter et s’est engagé dans le projet à mes côtés. C’est ainsi que notre aventure de cinq années a commencé. Les deux premières années, on se voyait toutes les semaines et il me guidait dans l’écriture pour que je garde le cap. Lorsqu’il a entamé le





tournage du PROCÈS DE VIVIANE AMSALEM, Yuval Aharoni a pris le relais et est devenu mon conseiller à l'écriture. Ils n'ont pas volé le nom de leur société de production, «Deux beaux garçons» ! Et pourtant, Shlomi était toujours disponible et prêt à me donner les meilleurs conseils. Il n'y a pas de rapport hiérarchique entre nous : il n'intervient jamais dans mes choix mais il est toujours là pour m'aider à faire les bons.

La musique joue un rôle déterminant dans le film.

La bande-originale est celle de nos vies – pas seulement en Israël et en Palestine mais dans tout le monde arabe. Les musiciens sont des artistes majeurs de la scène underground : il y a DAM et Tiny Fingers et d'autres artistes dont je ne peux pas citer le nom pour des raisons politiques mais avec qui nous avons des points communs culturels. Dans la plupart des scènes, la musique provient des lieux où se trouvent les personnages : un club, à la maison, en voiture. Musique et dialogue se chevauchent rarement dans le montage. C'est la musique avec laquelle les personnages – et nous-mêmes – vivons, la musique qu'ils consomment et qu'ils respirent.

Le film est essentiellement en arabe mais votre équipe parle majoritairement l'hébreu. Comment avez-vous fonctionné sur un plan pratique ?

Il était évident que j'allais jongler entre les langues, avec toutes les conséquences que cela entraîne. Au départ, certains membres de l'équipe se sont sentis en danger parce que l'arabe était la langue dominante sur le plateau – ils n'ont pas l'habitude de ne pas comprendre ce qui se

passait. Certains ont eu le sentiment qu'on les déposait de leur souveraineté. Mais au fil du tournage, toute l'équipe a fini par connaître le scénario si bien qu'elle reconnaissait certains mots d'arabe. Elle a même eu l'impression de comprendre la langue. Certains mots flottaient autour de nous et devenaient des objets ludiques qu'on s'échangeait entre nous. Vers la fin du tournage, tout le monde était à l'aise. C'était un formidable exploit et l'atmosphère était joyeuse.

Vous évoquez souvent la «résistance palestinienne». Qu'entendez-vous par là ?

Quand je dis que le film révèle la résistance palestinienne au grand jour, je parle des jeunes Palestiniens de 20 à 30 ans, urbains, vivant surtout à Jaffa, à Tel-Aviv, à Haïfa et Jérusalem. Cette communauté se compose de pionniers et de nouveaux venus sur cette scène culturelle. Les «pionniers» ont tous connu les événements d'octobre 2000 quand ils étaient adolescents [en octobre 2000, des Arabes israéliens ont manifesté massivement en solidarité avec leurs camarades de Cisjordanie et de la Bande de Gaza. 13 civils ont été tués par la police et aucun officier de police, ni chef d'unité, n'a été jugé pour ces crimes]. Octobre 2000 a marqué un tournant et nous avons acquis une conscience politique au cours de la deuxième Intifada. Quand nous avons fait nos études, nous étions marqués par cet esprit militant et nous ne nous sommes pas limités aux questions d'ordre national : les questions d'égalité des sexes et d'accès à la culture faisaient aussi partie de nos préoccupations. Notre propos était aussi radical sur un plan social que politique.

Nous avons appris les classiques dès notre plus jeune âge, comme les poètes Al-Mutanabi et Abu Nawas que je cite dans le film. Nous sommes aussi imprégnés par les grandes figures du nationalisme moderne, à l'instar de Mahmoud Darwish et Adonis pour qui la libération, dans tous les sens du terme, est majeure. Du coup, alors qu'on écoutait Pink Floyd et les Doors, on écoutait aussi Sheikh Imam [communiste égyptien, symbole de la résistance de l'époque de Nasser] et Ziad Rahbani [fils de la superstar libanaise Fairouz], ancêtre de la scène musicale libanaise underground. Finalement, nous avons quelques précurseurs comme DAM [trio palestinien de hip-hop originaire de Lydda] et Ziad et Yasmin Hamdan de Mashrou Leila à Beyrouth.

Au plus fort du printemps arabe, j'ai participé à un concours pour jeunes réalisateurs arabes. Pendant les projections, on a fini par découvrir les films des uns et des autres : on parlait le même langage et on exprimait la même souffrance. Du coup, j'ai demandé la liste des participants. Je ne connaissais pas certains d'entre eux mais j'en avais assez de me sentir seule et de travailler dans le vide. J'ai organisé une réunion chez moi, à Jaffa, pour qu'on se retrouve tous ensemble, artistes, réalisateurs et musiciens palestiniens. En tout, nous étions 33. C'était la première étape de la mise en place du groupe Palestinema, collectif qui nous a séduits, motivés, bousculés et offert beaucoup de soutien mutuel.

Vous avez parlé d'artistes palestiniens qui vous ont précédée. Quelles sont vos sources d'inspiration ?

La culture palestinienne a été brisée par la Nakba [la «catastrophe» de 1948, autrement dit l'exode palestinien au cours duquel 750 000 personnes ont été chassées de leur terre]. Très peu d'intellectuels sont restés dans les régions de la Palestine historique tombée sous domination israélienne. Il a fallu des années, et plusieurs générations, pour qu'on puisse se redresser sur un plan culturel. J'ai grandi dans un foyer communiste et notre bibliothèque regorgeait d'ouvrages d'Emil Habibi, Mahmoud Darwish, Tawfiq Zayyad, Ghassan Kanafani et Karl Marx. Visuellement, nous étions bombardés d'images des BD satiriques de Naji Al-Ali, et plus encore de son personnage d'Handala : il s'agit d'un petit garçon réfugié palestinien originaire du village de Sajarah, en Galilée, qui a dû s'exiler dans le camp de réfugiés de Ein al-Hilwa sans jamais pouvoir retourner chez lui. C'est un observateur passif qui n'hésite pas à critiquer les violences israéliennes ou l'hypocrisie arabe. C'est mon premier «tatouage» culturel. Sur un plan cinématographique, j'ai été très marquée par Elia Suleiman, Tawfiq Abu Wael et Skandar Qopti. AJAMI est un film qui m'a beaucoup inspirée et dont je me sens très proche, surtout par le choix de thématiques très complexes et par son réalisme formel. C'est sans doute WEST BEYROUTH de Ziad Dweiri qui m'a le plus donné envie de faire du cinéma. Quand j'ai découvert ce film, j'ai été fascinée et j'ai compris que je souhaitais en faire ma propre version.



MAYSALOUN HAMOUD

Née à Budapest, Maysaloun a grandi à Dir Hanna, un village au nord d’Israël. Après un master d’Histoire du Moyen-Orient à l’université hébraïque de Jérusalem, Maysaloun se réoriente vers le cinéma. Diplômée en 2012 de la Minshaar for Art de Tel Aviv avec les félicitations, elle vit et travaille maintenant à Jaffa depuis 8 ans. De 2010 à 2013, Maysaloun a été chargée de communication pour le programme d’émancipation palestinien SADAKA qui milite pour un changement social et politique. Depuis 2009, elle est membre du groupe PALESTINEMA, un regroupement de jeunes cinéastes dont le but est de faire connaître la culture arabe dans une société où elle n’est qu’une minorité parmi d’autres, notamment en organisant des projections de films issus du monde arabe dans le cinéma Saraya de Jaffa.

FILMOGRAPHIE

JE DANSERAI SI JE VEUX (BAR BAHAR/IN BETWEEN), 2016

Festival d’Annonay 2017 : Grand Prix et Prix du Public
Toronto 2016 : Prix NETPAC
San Sebastian 2016 : Prix de la Jeunesse, Prix L’Autre Regard, Prix Sebastiane.
Haïfa 2016 : Meilleur Premier Film, Prix du Public et Prix d’Interprétation pour les trois actrices
Zagreb 2016 : Prix Spécial du Jury et Prix du Public

SALMA, 2012

Film de fin d’études, sélectionné dans de nombreux festivals dont le International Student Film Festival de Tel-Aviv.
Nommé pour l’Ophir du Meilleur court-métrage (équivalent des César en Israël)

SCENT OF MORNING, 2010

CM réalisé lors du “Coffee Project” de l’université de Tel Aviv, un dispositif où collaborent des cinéastes israéliens et palestiniens
Sélectionné dans une douzaine de festivals dans le monde entier, dont CINEMED à Montpellier.

SHADES OF LIGHT, 2009

CM. Première projection au New-York Film Festival.

SHADEN KANBOURA (NOUR)

Shaden Kanboura a 29 ans, elle est née et habite à Haifa. Elle a étudié le théâtre et la comédie à l’Université de Haifa. C’est également dans cette ville qu’elle intègre en 2011 un groupe de jeunes comédiens palestiniens avec lesquels elle a créé le Khashabi Theater, un lieu qui questionne les normes artistiques et idéologiques et permet à l’identité palestinienne de s’exprimer librement. Après y avoir interprété les textes de Hemingway et Ionesco, Shaden est à l’affiche du film *Tempête de sable* de Elite Zexer, mais son rôle dans *Je danserai si je veux* est son premier grand rôle au cinéma. Shaden et Maysaloun se sont rencontrées il y a trois ans. En la voyant, Maysaloun a tout de suite su que c’est elle qui interpréterait le personnage de Nour.

MOUNA HAWA (LAILA)

Mouna Hawa a 28 ans, elle est née à Haifa et vit à Tel Aviv. Elle est diplômée de l’école d’art Beit Zvi. Elle a interprété une multitude de rôles au théâtre, notamment pour le jeune public. Elle a également joué pour des séries télévisées et son rôle dans *Je danserai si je veux* est son premier grand rôle au cinéma. Mouna et Maysaloun se sont rencontrées deux mois avant le début du tournage, alors que Maysaloun était encore à la recherche d’une actrice pour interpréter Laila.

SANA JAMMALIEH (SALMA)

Sana Jammalieh a 30 ans. Elle est native de Nazareth. C’est la première DJ palestinienne, graphiste. Elle a créé son propre studio de création «ROCK PAPER SCISSORS», et est très active dans la scène underground palestinienne. Elle vient d’ailleurs d’ouvrir un bar à Haifa, rapidement devenu un lieu de rassemblement de la scène. Activiste militante, elle a notamment défrayé la chronique avec la création d’un sac en tissus avec ce texte imprimé en arabe : « Ce texte n’a d’autre but que de terrifier ceux qui ont peur de la langue arabe ».

FICHE ARTISTIQUE



Mouna Hawa	Laila
Sana Jammalieh	Salma
Shaden Kanboura	Nour
Mahmood Shalabi	Ziad
Henry Andrawes	Wissam
Ahlam Canaan	Dounia
Aiman Daw	Saleh
Riyad Sliman	Quais
Firas Nassar	Rabia
Samar Qupty	Rafif
Khawla Haj Debsy	La mère de Salma
Amir Khoury	George
Eyad Sheety	Le père de Nour

FICHE TECHNIQUE

Réalisatrice et scénariste	Maysaloun Hamoud
Producteurs	Shlomi Elkabetz (Israël) Galit Cahlon (Israël) Sandrine Brauer (France)
Coproducteur	Aviv Giladi
Producteur Exécutif	Tony Copti
Consultant Scenario	Yuval Aharoni
1 ^{er} Assistant Réalisateur	Orna Lipkind
Directeur de la Photographie	Itay Gross
Ingénieur du Son	Tully Chen
Décors	Hagar Brotman
Costumes	Li Alembik
Maquillage et coiffure	Ziv Katanov
Montage	Lev Goltser Nili Feller
Musique Originale	M.G. Saad
Montage Son	Neal Gibbs
Mixeur	Itzik Cohen

Ce film est soutenu par l'Association Française des Cinémas Art et Essai

Avec le soutien de  **COMITÉ NATIONAL FRANCE**
Unité des Nations Unies pour l'égalité des sexes et l'autonomisation des femmes

LA SCÈNE PALESTINIENNE

La « Scène », ou scène underground palestinienne, désigne un mouvement de jeunes Palestiniens vivant en Israël, composé à la fois de la génération de la seconde Intifada et de celle des Printemps Arabes. Se rassemblant autour de la musique, en collectifs d'artistes à l'image du « Jazar Crew », ils ont pour but de se libérer du conflit et de se forger une nouvelle identité collective par la musique souvent électronique. Le mouvement a pris de l'importance depuis 2011 au point d'avoir son propre festival à Paris en juillet 2016, le « Palest'In & Out ».

LES MUSIQUES DU FILM

ARAB BARTY

Interprète : DAM

Paroles : Tamer Nafar, Mahmood Jrere & Maysa Daw

Musique : M.G.Saad

Mixé par Neal Gibbs

WHO YOU ARE

Interprète : DAM

Paroles : Tamer Nafar, Mahmood Jrere

Musique : Rami Salih, Tam Cooper

WHITE G

Interprète : Nadav Dagon et Daniella Tourgeman

Musique : Nadav Dagon

WHITE CROW

Interprète : Nadav Dagon & Z013

Musique : Nadav Dagon & Z013

AZZA

Interprète : YAS

Paroles : Yasmine Hamdan

Musique : Mirwais, Abdelouab Abrit

NIPAGESH AL H-HUF

Interprète : Habiluim

Paroles et musique : Yami Wisler

DEMANDS

Interprète et musique : Tiny Fingers

YA JARATA

Paroles : Nazem Elghazaleh

Voix : Dani Baladi

Remixé par Zeid Hamdan



